

Antonio DE SOUSA

# L'immigré portugais

Éditions Mers du Sud

# L'immigré portugais

ISBN : 979-10-90226-24-1  
Dépôt légal: Janvier 2014

Editions ***Mers du Sud***  
15 rue de la Grand Font  
16000 ANGOULEME - France  
[www.editionsmersdusud.fr](http://www.editionsmersdusud.fr)

Édition 2014 © Antonio DE SOUSA  
Tous droits réservés y compris audiovisuels  
[www.antonio-de-sousa.com](http://www.antonio-de-sousa.com)

Imprimé en France par Lulu Entreprises  
Couverture et illustrations : Antonio DE SOUSA

© Antonio De Sousa [www.antonio-de-sousa.com](http://www.antonio-de-sousa.com)

*à mes parents et  
à mes grands-parents,  
immigrés*

*« L'immigré portugais » est un roman dans lequel l'auteur a inséré dans l'intrigue des faits historiques concernant les conditions de l'immigration portugaise en France depuis les années soixante. Les personnages de ce récit sont fictifs. Les passages décrivant l'immigration du personnage central, Emmanuel, sont quant à eux inspirés de la vie de l'auteur.*

1.

## **Le Français fier.**

*Vendredi 5 Novembre 2010*

Je me suis réveillé brutalement en entendant un bruit fort et métallique à ma gauche. J'ai sursauté de frayeur, m'éjectant du canapé au point de me cogner le genou droit sur la table basse. Je me suis effondré violemment sur le sol en marbre blanc, encore à moitié endormi. Le bruit atroce est alors devenu musical. J'ai cru que ma tête allait implorer. J'ai réagi comme si j'étais agressé et ai posé les mains autour de la tête, me bouchant les oreilles. Je suis ainsi resté un moment, le temps de me réveiller pleinement et de prendre conscience de la situation.

Je me suis relevé, péniblement. J'ai soulevé ma veste froissée, étendue sur le canapé, sur laquelle je m'étais endormi la veille. J'ai alors aperçu mon téléphone mobile en la saisissant. Il vibrait en répandant l'air musical que j'avais programmé comme réveil. C'était un air de blues que j'aimais bien. Je me suis plié à l'évidence que toute musique peut devenir une torture quand elle vous frappe violemment les tympans, de surcroît lorsqu'on a la gueule de bois.

- Fichu portable ! ai-je crié en appuyant sur la touche qui fit restaurer le silence.

Mon appartement semblait inoccupé car peu meublé. Je venais d'emménager depuis à peine deux mois. Je consommais mon divorce depuis peu et je n'étais plus résident de la maison familiale où habitaient toujours mon ex femme et mes deux enfants. J'avais pris l'habitude en rentrant de me servir un whisky glace. Au fur et à mesure du temps, la quantité augmentait pour compenser la solitude et effacer le stress de la journée. Une bouteille quasiment vide était posée sur la table basse. Je me suis alors rappelé comment j'avais atterri sur le canapé. J'avais consulté un album photo duquel j'avais extrait la photo de Sylvie, mon ex-femme. J'étais alors sorti sur le balcon me rafraîchir le corps et l'esprit. J'avais délaissé le verre à

l'intérieur pour le remplacer par le goulot de la bouteille. Je me souviens avoir pris une posture de guerrier. Je tenais de la main gauche la photo comme un bouclier et de la droite la bouteille comme un sabre. A chaque gorgée je regardais l'image de Sylvie qui devenait de plus en plus floue, jusqu'à devenir méconnaissable. Je l'ai alors déchirée avec mes dents, titubant, déstabilisé par l'effet de l'alcool. Ma vue d'ivrogne ne m'empêcha pas d'apercevoir un volet de l'immeuble d'en face s'entrouvrir.

Il en sortit une tête dont la bouche criait après moi, sans que je comprenne plus d'un mot. Je me suis alors senti libre comme l'air qui me chatouillait et me faisait trembler de froid.

- Espèce de mort vivant ! Vas regarder ta télé sur ton fauteuil en cuir. Fermes ta grande gueule et vas écouter les nouvelles moisies sur la crise économique ! Disparais de ma vue, minable. Moi, je serai bientôt un affranchi !

Après ces mots qui ne trouvèrent réplique, je suis retourné à l'intérieur, non sans mal, après quelques tentatives pour traverser la porte vitrée qui s'était refermée, m'y cognant comme un oiseau. J'ai fini par réussir à la rouvrir malgré l'instabilité qui me rendait maladroit. J'ai marché comme un crabe, posé ma bouteille, sorti mon téléphone de la veste. Mes souvenirs s'arrêtent là.

Ma fin de soirée n'avait rien de pitoyable. Je savourais avec ivresse ce que j'appelais ma renaissance. J'allais avoir une nouvelle vie qui flattait mon ego. J'avais réussi à me faire accepter par l'Excellence.

Il était six heures du matin. J'avais une mission professionnelle à terminer ce jour là. Pour d'autres consultants en informatique, elle serait une montagne de problèmes insurmontables. Mais pour moi c'était le dernier examen de passage avant mon intronisation à l'Excellence. J'avais déjà tout le déroulement de la journée à venir en tête et l'excitation que me provoquait mon ascension me dopait. Tous les problèmes techniques et humains étaient déjà connus de moi avec pour chacun une solution pour laquelle j'avais déjà passé des nuits à trouver la meilleure issue. J'étais comme programmé. Ce n'était pas une déformation professionnelle, c'était le minima que je m'étais imposé pour cibler l'Excellence.

- C'est parti ! me suis-je dit, comme entamant une formalité.

J'ai déroulé mon rituel matinal. Toujours les mêmes gestes, les mêmes actions matinales comme chronométrées. J'ai fait ma toilette

en dix minutes, rasage de près compris. Je me suis habillé et chaussé, en cinq minutes, cirage de mes chaussures de luxe compris. J'ai soigné mon élégance devant la glace de mon armoire, en deux minutes, nœud de cravate serré à la perfection et coiffure gominée compris. J'ai saisi mon attaché-case préparé la veille et suis sorti, le tout en trois minutes. J'ai regardé ma montre.

- Une demi-heure, comme d'habitude, mais dix secondes de trop. Peut mieux faire.

C'est alors que j'ai traversé la rue pour aller prendre en dix minutes mon petit déjeuner chez l'immigré qui tenait le bar du quartier. Ce lieu décoré avec goût et soigné contrastait avec le propriétaire. Karim, un maghrébin d'origine, se tenait les bras croisés sur son bar. Lorsque je suis entré, j'ai aperçu ses rondeurs qui se donnaient en spectacle, la chemise qu'il portait étant trop petite pour lui.

- Bonjour, monsieur Pires, comment allez-vous ? me lança-t-il le sourire sarcastique aux lèvres.

- Bien, merci. Dis donc tu as encore pris du poids. Ton bidon dépasse de ton jean délavé. Tu pourrais te soigner, quand même. Tu t'es trompé de Seine, tu n'es pas en Seine-Saint-Denis, nous sommes à Neuilly-sur-Seine ici. Il est d'usage chez nous d'avoir un minimum de tenue. Tu as l'air d'un clochard !

Mes matins avec Karim étaient devenus un jeu de joute verbale. Nous nous préparions ainsi à supporter les discussions stériles et hostiles que chacun de nous avions à affronter dans notre métier, dans un registre certes très différent. La clientèle de ce bar était exigeante en considération et s'attendait à être traitée avec égard, même si elle était parfois méprisante. A un autre niveau, je devais supporter les colères des dirigeants pour lesquels je dispensais mes services, colères souvent issues de caprices de pouvoir.

Pendant que sa femme, Samia, m'apportait mon petit déjeuner habituel sur un plateau qui brillait de propreté, Karim avait pris un air absent. Je savais que c'était ainsi qu'il recherchait les mots pour répliquer. L'exercice de style était pour lui compliqué. Il se devait d'avoir de la répartie, pertinente pour éviter mes moqueries, assez acide pour ne pas perdre la face, mais modérée pour ne pas me froisser comme client habitué. Je m'amusais de le voir bouillir intérieurement, devant moi.

- Voici, monsieur Pires. Votre croissant, le jus d'orange pressé et

votre chocolat chaud, bien chaud comme vous l'aimez. Voulez-vous autre chose aujourd'hui ?

- Non, merci Samia.

Karim était revenu de ses pensées et me fixait alors, un léger sourire aux lèvres.

- Toujours aussi moqueur, monsieur Pires. Vous avez la chance d'être du bon côté du bar.

Ce n'était pas ce genre de phrases puérides qui allait m'impressionner.

- La chance fait partie du talent, Karim. J'ai beaucoup de talent. Comprends-tu ?

- Vous avez répliqué à tout, Pires. Vous avez dû beaucoup lire.

- Il suffit de savoir lire, Karim. Au fait, appelle-moi monsieur Pires, et non Pires. Pas de familiarités, voyons, nous ne sommes pas du même monde.

J'ai alors regardé autour de moi. Le bar était vide. Je devais être son premier client, ce jour là.

- Dis donc, il est vide ton bar. Tu devrais te laver les dents.

Karim était une force de la nature. Il devait faire dans les cent kilos du haut de sa grande taille rondelette. Parfois, nos matinées étaient calmes et les joutes laissaient place à quelques instants de confidences. C'est ainsi que je savais de lui qu'il entretenait à la fois ses multiples frères et sœurs dans le besoin ainsi que ses parents. Il m'avait dit s'être endetté à vie pour posséder ce bar et travaillait jusqu'à ce que la police vienne lui notifier qu'il avait dépassé l'heure de fermeture.

Ce jour là, il mit fin à notre joute par un visage de victime, comme un boxeur sonné. Il n'était pas inspiré et avait ainsi jeté l'éponge au premier round. Comme souvent dans de pareils cas je lui portais un dernier coup.

- Alors, Karim ? Plus rien à dire ? C'est bien, tu restes à ta place. Nous ne volons pas à la même hauteur, je te laisse au sol, barman.

J'imaginai toutes les insultes qui passaient dans sa tête et l'envie qui le rongait de me briser le nez. Mais il était assez intelligent pour se contenir. Il finit par sortir une phrase en me voyant partir.

- Bon décollage, monsieur Pires. Attention ! Le temps est mauvais, espérons que votre altimètre ne gèle pas.

- T'inquiète, je suis chaud bouillant, rien ne va me geler.

J'ai quitté les lieux en claquant fort la porte, en signe de dédain,

sans dire un mot de plus, comme s'il n'était pas digne de recevoir un au revoir.

J'étais Français et fier de l'être. Je prenais plaisir à afficher avec arrogance mon appartenance à la grande bourgeoisie française, comme une revanche sur le passé, comme un moyen de gommer ce que je fus.

## 2.

### **L'accident.**

Je n'avais pas de montre au tableau de bord de ma Ferrari. Ce symbole intemporel, était devenu un moyen de gérer le stress et de faire abstraction de tous ces gens. Il m'évitait de voir défiler le temps. J'étais attendu pour une réunion, un comité de suivi mensuel, dans le cadre de ma prestation professionnelle en cours. Je devais m'y présenter à huit heures.

J'étais loin de la sortie porte d'Orléans quand mon téléphone mobile se mit à sonner. Lorsque je l'ai saisi, j'ai vu apparaître sur l'écran un numéro provenant de l'étranger. Je n'avais pas de temps à perdre et je n'avais pas l'habitude de recevoir des appels de l'étranger. J'ai donc laissé sonner pensant à un faux appel. La sonnerie se fit réentendre. J'ai de nouveau saisi le téléphone pour lire le numéro affiché. C'était alors la messagerie qui me notifiait un message.

J'ai été un moment intrigué. Mon attention en fut détournée lorsque que le bruit d'un klaxon d'un quelconque excité me fit revenir au chaos dans lequel je tentais d'avancer. J'ai reporté à plus tard l'écoute de ce message inattendu. Mes tentatives musclées pour me faufiler sans ménagement dans cette anarchie de véhicules devinrent de plus en plus osées.

Un bruit de freinage grinçant se répandit soudain. Par réflexe, sans raison apparente, j'ai serré au plus fort le volant de mes deux mains. J'ai grand ouvert les yeux au point de ressentir une douleur. J'ai cherché la provenance du bruit en parcourant tout mon champ de vision. Mes yeux s'ouvrirent encore plus, accentuant la douleur. Le véhicule qui me précédait venait de piler. J'ai tourné mon volant violemment, dirigeant ma voiture vers la droite, accélérant et freinant pour me déporter en dérapage. J'ai appuyé de toutes mes forces sur la pédale de freins. Je n'avais pas désactivé le système ABS qui ne me permit pas de bloquer mes roues. Ma trajectoire en fut prolongée et ma voiture ne se déporta pas suffisamment. La ceinture de mon

bolide me coupa soudain le souffle.

Un instant sonné, j'ai vite repris mes esprits. Incr dule, je n'en revenais pas de voir l'évidence qui était devant mes yeux. Je n'avais pas été capable d'éviter le côté droit de la grosse berline allemande qui me précédait. J'avais mal à la tête. Lorsque je l'ai tétée, j'ai senti une légère bosse. J'ai ainsi compris que, malgré le choc, mon airbag ne s'était pas déclenché et que ma tête avait heurté le volant.

Me sachant sans dommages corporels, j'ai senti monter en moi une haine féroce envers l'automobiliste qui me précédait. J'ai effacé de mes pensées mon échec de n'avoir pas pu l'éviter. Je me suis persuadé que personne n'aurait pu l'éviter, tant j'étais dans ma démarche d'Excellence. J'ai alors baissé ma vitre pour lui crier dessus, l'injurier, avant de me rétracter.

J'ai espéré que tout redevienne normal, que la voiture de devant reprenne le flux du trafic, sans que son conducteur ne sorte. Malheureusement, je vis la portière gauche s'ouvrir, lentement, poussée par une main hésitante et tremblante. Le visage et le buste du conducteur apparut comme une image anachronique. Il s'agissait d'une jeune fille, portant des lunettes avec des montures noires, les cheveux sombres à hauteur des épaules. Elle avait un pull à col roulé marron. Je souris sur le moment, me rappelant le visage de certaines filles qu'on évitait de croiser au lycée.

J'ai alors préparé tous les documents nécessaires au constat d'accident, de mon permis à mes coordonnées d'assurance. J'ai vérifié que mon frein à main était bien bloqué, pour éviter que d'éventuels individus excités osent pousser ma voiture pour dégager la voie. Puis j'ai activé les feux de détresse. J'ai verrouillé ma voiture sous une cacophonie de klaxons et d'insultes de toute part. J'ai frappé à la vitre côté droit de la berline emboutie. La conductrice me reconnut et d bloqua la fermeture. Je me suis alors assis à ses côtés.

- Bonjour, mademoiselle. Je suis vraiment désolé, je n'ai pas eu le temps d'anticiper votre freinage. Vous avez pilé, c'est un manque de contrôle à ne pas faire dans ces bouchons !

Elle me répondit sur un ton sévère mais ridicule car elle avait une voix extrêmement faible et tremblante.

- Ce n'est pas étonnant que vous n'ayez pas eu le temps de réagir. Vous savez bien qu'il est interdit de conduire en téléphonant ! On perd sa concentration.

Je fis comme si je n'avais rien entendu et l'ai questionnée.

- Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

- Madame. Pas mademoiselle. Je suis madame Marie Roche. Si vous voulez en savoir plus sur mon pedigree sachez que je suis

..!..

**Antonio DE SOUSA**  
**L'immigré portugais**

Une histoire familiale qui témoigne sur l'immigration portugaise en France.

La psychologie du personnage nous laisse à réfléchir sur la société actuelle et donne une dimension universelle.

Emmanuel a consacré sa vie à s'intégrer à la société française jusqu'à couper les ponts avec sa famille d'immigrés portugais. Devenu arrogant, il n'a de cesse d'humilier les autres, y compris les immigrés. Son intronisation dans une confrérie d'Excellence est le summum de sa réussite. Il a un accident de la route le jour même où il apprend le décès de son père. Il ne se rendra pas à ses funérailles. Par la suite, il est plongé épisodiquement dans des retours à son enfance...

Antonio De Sousa est né au Portugal, à Leina. Il a immigré en France, à l'âge de neuf ans, à Saint-Maur-des-Fossés. Il a fait partie des cinquante écrivains lusophones invités d'honneur à la prestigieuse IV Rencontre des Écrivains Lusophones, en 2013 à Odivelas (Lisbonne-Portugal), dans le cadre de la IV Biennale de Cultures Lusophones. Auteur, chroniqueur, habitué des débats et animations, il a participé à de nombreux événements littéraires, en France et à l'étranger.

"L'immigré portugais" est la nouvelle édition de son premier roman, "Excellence d'un immigré intégré". L'écriture a entièrement été revue et le contenu centré sur le personnage principal, immigré portugais. Des photographies de grande valeur familiale et historique, viennent enrichir cet ouvrage.

Prix de vente conseillé : 18 euros

